

HENRY CAREY

CHAMBRE NOIRE,  
NUITS BLANCHES

ROMAN

ÉDITIONS AO  
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : Viktor Gladkov © 123RF.com

© 2017 Éditions AO-André Odemard

[www.ao-editions.com](http://www.ao-editions.com)

ISBN 978-2-913897-60-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon père, qui me manque.*

« Il essayait de vivre ce moment avec les leçons  
de son passé et les rêves de son futur. »

PAULO COELHO - *L'Alchimiste*

## PROLOGUE

On dirait que la vaste fumisterie que fut ma vie va bientôt se terminer. Enfin, c'est ce que sous-entend le carabin en s'adressant à ma femme, que j'entends sangloter en silence : « Comprenez-moi bien, madame. Nous avons fait tout ce qui était humainement et médicalement possible pour maintenir votre mari en vie. Aujourd'hui, je l'avoue, notre pronostic est qu'il n'y a plus d'espoir de réveil. Je vous l'accorde, ses électroencéphalogrammes indiquent clairement une activité cérébrale intense, pourtant certains de ses organes ne fonctionnent encore que grâce aux perfusions auxquelles ils sont reliés. Sincèrement, madame, la meilleure décision que vous puissiez prendre est de signer le consentement afin de lui offrir une fin paisible et digne, accompagnée par une présence médicale constante. Vous serez à ses côtés à tout instant si vous le souhaitez. À propos, puisqu'il n'avait pas exprimé la volonté de donner ses organes, pouvez-vous nous accorder enfin votre autorisation ? Ils sont tous dans un état parfait et cela sauverait de nombreuses vies. »

Il ne manque pas de toupet, le toubib. C'est légal ça ? Pour qui il se prend ? Non seulement il veut m'envoyer *ad patres*, sans tenir compte de l'avis du Grand Architecte, mais, de surcroît, il insiste pour me découper et me refourguer en pièces détachées à différents clampins. Il a de la suite dans les idées, ce mec ! Heureusement, mon épouse reste digne. C'est une femme exceptionnelle. Si on n'était pas au XXI<sup>e</sup> siècle, je l'imaginerais bien en héroïne d'une tragédie grecque antique. Elle lui balancera sa décision plus tard, à ce fayot qui veut se faire bien voir du chef de service et de la sécurité sociale en libérant un lit qui coûte cher à la collectivité. Quand elle aura terminé le pull en laine qu'elle avait commencé à me tricoter et dont elle défait invariablement les mailles qu'elle a cousues dans la journée, par exemple. Le silence devient pénible. L'autre est suspendu à la réponse de ma chère et tendre, il doit sûrement avoir la bouche ouverte, la lippe pendue et un sourire obséquieux. Je le soupçonne d'empoigner déjà la seringue avec la suspension létale dans sa poche, le fumier. Se doute-t-il, ce con, que depuis six mois que je suis là, allongé, inconscient, incapable de bouger, j'entends tout ce qui se dit autour de moi ?

Croyez-moi ! Parfois, cela vaut le détour.

## PREMIÈRE PARTIE

## L'ACCIDENT

C'est encore la voix de l'animateur de France Info qui me réveille. Il égrène les titres de l'édition de 6 heures. Entre l'annonce de milliers de morts dans une énième catastrophe naturelle, les scandales politico-financiers qui se succèdent et les indicateurs économiques qui ne sont pas bons et forceront le gouvernement à augmenter les impôts des classes moyennes, j'ai du mal à émerger, comme d'hab'. Le présentateur débite ses phrases d'un ton blasé. Une nouvelle journée de merde commence. Je tends le bras et éteins le poste, toujours dans le coaltar. Je sens la peau de ma femme, nue, douce, exquise, qui se blottit contre moi. Ses lèvres déposent un baiser sur mon épaule et je l'entends me chuchoter de passer une bonne journée. Je lui réponds que je l'aime, et elle se tourne de l'autre côté, prête à se rendormir. Ce simple contact et la vision du galbe de son corps ont accentué ma traditionnelle érection matinale et le désir permanent que j'éprouve pour elle. Malheureusement, l'envie de pisser est plus forte, et c'est avec



une bandaison monumentale que je me dirige vers les toilettes. Pas évident de viser la cuvette sans en mettre à côté, tout demeure dans la maîtrise.

Sans bruit, je prépare mon petit déjeuner. C'est à mon avis le repas le plus important. J'aime prendre mon temps, savourer ces instants, seuls moments de calme que je peux m'octroyer dans mes journées. Tout le contraire du dîner, assez frugal, durant lequel ma femme et moi nous raconterons nos journées respectives, puis préparerons nos sacs pour notre traditionnelle escapade du week-end. Demain, nous prendrons l'Eurostar en direction de Londres. J'ai pris une journée de RTT lundi. Je lui ferai découvrir la ville que je ne connais que trop bien à cause de mon job. Ah oui ! Je n'ai pas précisé : je suis cadre dans une société d'assurance-vie dirigée par mon beau-père. J'ai sous mes ordres un bataillon de courtiers dont le seul but est d'enrichir la firme avec les économies de pauvres types qui nous font confiance. Telle est mon occupation quotidienne, je ne l'aime pas, elle me donne parfois envie de gerber. Néanmoins, à 35 ans, avec un salaire confortable et des possibilités d'évolution – puisqu'un jour, je prendrai le commandement seul, beau-papa me l'a promis – on apprend à ne pas avoir de scrupules.

Je débarrasse en silence, nettoie la table et griffonne un mot tendre à ma douce qu'elle lira à son réveil vers 8 heures. Après avoir brillamment réussi ses examens, elle a créé sa société de coaching personnalisé l'an dernier, et travaille à son rythme depuis notre maison.

Mon métier exige une présentation parfaite. J'accorde donc un soin particulier à ma toilette et au choix de mes vêtements. Cela me prend facilement plus d'une heure pour me préparer. Surtout que mes intestins sont réglés comme du papier à musique ! Ils se rappellent invariablement à mon bon souvenir exactement trente minutes après avoir avalé le dernier morceau de fruit de mon petit déjeuner. Heureusement que notre logement est suffisamment vaste et équipé de deux salles de bains. Ainsi, pas de risque d'entendre les bruits désagréables causés par mes impérieuses envies matinales.

Ce matin, il est indispensable que je parte plus tôt. Une fois n'est pas coutume, je vais devoir emprunter les transports en commun. Notre deuxième voiture est en révision et ma femme a besoin de la mienne pour honorer ses rendez-vous de la journée. Cela fait un bail que je n'ai plus pris le métro. J'ai retrouvé un vieux ticket hier soir après avoir consulté l'itinéraire sur mon smartphone. J'appréhende le contact de la foule et le fait de me retrouver serré, coincé, oppressé au milieu de toutes ces odeurs entêtantes. Il est 7 h 30 lorsque j'arrive sur le quai de la ligne 1. Ça pue. Comme prévu, le train est blindé et une population hétéroclite s'apprête à se bousculer sans états d'âme pour pénétrer à l'intérieur de la rame. Les plus jeunes se précipitent sans remords sur les rares places assises en laissant les plus âgés et les femmes enceintes debout. Pas de pitié ni de respect. Je ne suis pas pressé, j'attendrai le suivant qui, si j'en crois l'affichage électronique, arrivera d'ici une minute. Mal-

gré cette fréquence, des voyageurs tentent de forcer le passage afin d'occuper un hypothétique espace. De rares mécontentements désabusés s'élèvent, vite couverts par le bruit de la fermeture automatique des portes. On évolue au cœur d'un drôle de monde, où tout va trop vite. Cette course frénétique, pour passer en force et devancer un inconnu en vue d'atteindre un objectif aussi futile que réussir à se faufiler dans le métro avant lui, me rappelle l'effervescence qui règne parmi les traders des salles de marchés, où ils s'écharpent pour coiffer au poteau les concurrents, et ruiner les zouaves qui leur ont confié leurs maigres économies. Ce monde est devenu une jungle. Les plus forts et ceux qui les manipulent survivront. C'est dégueulasse, mais c'est comme ça. La moindre parcelle d'humanité en chacun de nous a disparu. Voilà pourquoi j'ai décidé d'être du côté des riches et des puissants.

La rame suivante arrive. Elle est presque vide. Je songe aux imbéciles qui se sont presque entretués il y a une poignée de secondes. Les niais ! Ils auraient dû patienter. Tout vient à point à qui sait attendre. Je suis happé par une chaleur étouffante dès que j'entre. Le chauffage fonctionne à plein régime et amplifie les effluves de chiottes. À se demander si je ne vais pas régurgiter le contenu de mon estomac. J'avise une étudiante, mignonne, qui me dévisage. On dirait que c'est la première fois qu'elle voit un mec bien sapé. Elle a de jolies formes. Mater sa poitrine opulente atténue ma nausée et réveille des zones plus spécifiques de mon cerveau primitif. La petite dévergondée a remarqué où mon regard lubrique se posait, et me lance

un sourire provocateur accompagné d'un mordillement furtif de la lèvre inférieure, suivi d'un passage langoureux de sa langue sur la lèvre supérieure. Hélas ! je dois abréger cet instant délicieux pour prendre une autre ligne, et ensuite je serai arrivé. Le couloir de la correspondance à Châtelet est interminable, et sale. Je réussis *in extremis* à grimper dans le wagon et me retrouve pris en sandwich, le nez à proximité des aisselles d'une femme forte qui transpire à grosses gouttes, les oreilles agressées par les écouteurs d'un jeune éructant du rap à pleins tubes. L'envie de débecter revient, encore plus forte. De quoi regretter les embouteillages quotidiens ! J'ai peur que l'autre baudruche salisse mon costard Armani à 1500 euros, et l'imprègne de sa sudation nauséabonde. Heureusement, cela ne dure que le temps de deux arrêts. Je crée un rappel sur mon iPhone pour passer au pressing demain matin sur le chemin de la gare.

Enfin, je ressorts à l'air libre sur le boulevard Saint-Michel, surpris de me retrouver presque content de respirer l'air vicié de la ville. Il est 8 heures. Des jeunes me tendent des journaux gratuits. Je décline poliment et préfère m'arrêter à un kiosque où j'achète *Les Échos* et *L'Équipe*. Le siège se situe à environ cinq minutes de marche. Je trouve cette déambulation très agréable. D'habitude, je me rends directement dans le parking souterrain et rejoins mon bureau par les escaliers. Là, je découvre des endroits que je ne connaissais pas, des boutiques dont j'ignorais la présence. C'est dingue comme on ne prête que peu d'attentions aux futilités qui nous entourent.

J'attends à une intersection que le feu piétons passe au vert. Voilà qui est fait. Je m'engage, insouciant, en réalisant que j'ai oublié de valider le mémo pour le pressing. Je sors mon portable lorsqu'une voix me ramène à la réalité et crie : « Attention ! »

À qui s'adresse-t-elle ? À moi ?

C'est alors que je la vois, une Alfa Romeo noire qui roule dans ma direction. Celui ou celle qui la conduit a dû griller le feu rouge d'en face et va me percuter, c'est sûr. Impossible de l'éviter. Elle se rapproche inexorablement. Une femme est au volant. Je connais ce visage... Où l'ai-je déjà vu ? Cheveux châtain tirés en queue de cheval, lunettes en bois encadrant un regard clair, elle tient un portable dans une main où est tatoué un cœur à la base du poignet gauche, vers la paume. Comment puis-je la détailler ainsi, alors qu'elle va me faucher inexorablement ? Je vois la forme de ses lèvres maquillées dessiner un « O » et j'entends les freins crisser sur la chaussée. Tout semble tourner au ralenti. Je ne sens même pas le contact du pare-chocs contre mes jambes. En revanche, il se produit comme une explosion à l'intérieur de mon crâne au moment où celui-ci percute le pare-brise. J'ai comme l'impression de voler et d'être projeté assez loin. Je ne distingue plus rien. J'entends des cris alentour. Je leur dis que tout va bien, mais les mots ne sortent pas de ma bouche. Ne vous inquiétez pas ! Aidez-moi plutôt à me relever, je n'y arrive pas tout seul. Une voix de femme. Choquée. La conductrice ? Cette conne a quand même la lucidité d'appeler les secours pendant qu'un autre dit qu'il va me mettre en

## L'ACCIDENT

position latérale de sécurité. Ne me touchez pas, je vous dis que je vais bien, bordel !

Ben non, *a priori*, je ne vais pas bien du tout. On dirait même que je suis plutôt mal en point.

Putain ! Si je n'avais pas laissé filer le premier métro.